

— On ne veut pas mourir, on se cramponne à la vie, parce qu'on espère toujours être heureux.

— Rêves et chimères que tout cela, répondit la veuve Wendel, en haussant les épaules. Est-ce que ce mariage, que Fritz a follement rêvé, n'est pas impossible tant que Gaspard vivra ?

— Marannelé, reprit Jean-Georges avec son sourire cynique, en s'attachant aux pas de la veuve, il n'y qu'un Père éternel, et ce n'est pas le vieux Melzer, je t'en réponds. Le bonhomme ne peut aller loin. Mais trêve de verbiage. Fuyons cette nuit, ou si tu refuses encore, moi, je m'en vais tout seul.

— Comment espères-tu donc t'en échapper ? demanda la veuve.

— Rien qu'avec ce clou qui montre sa tête rouillée au plafond, mais je ne puis l'atteindre. Fais-moi la courte échelle et nous sommes sauvés.

— Et tu n'as pas d'autres moyens d'évasion ?

— Qu'importe, si celui-là suffit pour mener mon projet à bonne fin ?

— Eh bien ! tu ne t'évaderas pas, dit la veuve, avec un accent de résolution qui déconcerta le mendiant, car tu prêches pour ton salut et non pour celui de Fritz.

— Si tu es sorcière comme je le crois, Marannelé, dis au fond de mon cœur. Si je te trompe, accable-moi de tous les maux que ta science fatale te permet de verser sur la tête d'un homme. Jette-moi un de ces sorts qui font que nos dents se brisent comme verre, que la moelle se dessèche dans nos os, et que nous mourons comme les possédés, en nous tordant dans d'horribles convulsions.

— Oh ! je le sais bien, s'écria-t-elle avec un éclat de rire, que tu préférerais la vie hérissée de misères et d'infirmités à la mort la plus prompte. Nous mourons ensemble, Jean-Georges, je te donnerai l'exemple du courage et de la désignation qui te manquent.

Meurs seule si tu y tiens absolument, sorcière, répliqua le mendiant ; quant à moi, je me sauverai. À défaut de ce clou, à défaut de mon couteau qu'ils m'ont enlevé, je saurai trouver

le moyen de desceller un des barreaux de cette fenêtre.

— Je t'en défie bien ! dit la veuve d'un ton railleur.

— Tiens, reprit Jean-Georges, railant à son tour, tu vois cette pierre à briquet ! Eh ! eh ! il ne m'en faut pas davantage.

— Oui, si je te laissais faire. Mais je suis forte, va, et si ces deux bras-là ne suffisaient pas, j'aurais bientôt, par mes cris, averti le geôlier.

— Eh bien ! je me sauverai malgré toi ! s'écria le vagabond, et pour commencer, je vais te mettre hors d'état de me nuire.

Il se rua à l'improviste sur la veuve Wendel, et lui couvrit la bouche de sa large main. L'enlaçant en même temps dans son bras sec et nerveux, il la ploya comme un roseau, puis il la laissa glisser sur la paille et lui posa sur la poitrine ses deux genoux osseux. La Marannelé se tordit sous l'effort du vagabond, qui avait besoin de toute sa vigueur pour n'être pas renversé. Pendant cette lutte sourde au milieu du silence de la nuit, lent, respiration haletait et leurs dents grinçaient ; mais les ronflements prolongés du vieux garde dominaient ce bruit. Bientôt la Marannelé, à bout de forces, cessa de se débattre. Jean-Georges, alors, avec la ceinture de laine qu'il portait sous sa blouse, et à l'aide de la cordelière qui était nouée autour de la taille de la Marannelé, il lui lia solidement les deux mains.

Abandonnant sur la paille la pauvre femme, qui ne représentait plus qu'une masse inerte, il s'arma de sa pierre à briquet et se mit à desceller, avec une adresse incroyable, l'un des barreaux de l'étroite fenêtre. Après vingt minutes d'un travail intelligent et patient, le vagabond secoua la barre, qui céda par la base, et, l'ayant ébranlée, il l'arracha du plâtre, la posa en arc-boutant derrière la porte de sa prison, puis, escaladant la fenêtre, il se laissa glisser dans un verger, qui n'était séparé de la plaine que par une haie vive.

Jean-Georges franchit cette clôture d'un seul bond et prit sa course à travers la campagne. Mais pendant qu'il fouillait le plâtre avec son silex, la veuve